

LES CHRONIQUES DES ENFANTS PERDUS

« On nous avait promis une île, en empruntant la deuxième étoile à droite, tout droit jusqu'au matin. La plupart d'entre nous cherchent encore le sommeil, quand d'autres ne se réveillent jamais. Nous sommes tous des enfants perdus, nous cherchons notre chemin ».

Auteur : Justine BORIE
Pseudonyme : Robin SHAN

TABLE DES MATIERES

« Les chroniques des enfants perdus »

1 – Petite voix.....	3
2 - Fragile.....	12
3 – Cabossée.....	24
4 – La clé.....	40
5 - Caius-Bonus.....	46

PETITE VOIX

5h30. Les gerçures sur mes lèvres sont désagréables. Au moins autant que la douleur des griffures sur mes bras. Soudain, je suis pris par une violente migraine, suivie d'une série d'éternuements. Je sais déjà que la petite voix fera ce qu'il faut pour que j'oublie ce mauvais moment. Il fait frais à cette heure-ci près du Pont, mieux vaut que je rentre vite pour me débarbouiller et arriver à l'heure au collège.

Je m'appelle Eliot, j'ai quinze ans. Je me pose beaucoup de questions. Pourquoi cette sensation étrange de marcher sans but dans la mauvaise direction ? Pourquoi suis-je sans cesse tiraillé entre un feu ardent à l'intérieur et un froid glacial à la surface ? Pourquoi suis-je incapable de m'intégrer, ou de rire avec les autres... Suis-je réellement différent ? Ou bien est-ce la perception que j'ai de moi qui est faussée ?

Maman dit que c'est l'âge qui le veut. Son visage est bienveillant et son regard est empreint d'affection. Parfois trop, cela m'agace. Je n'aime pas l'idée d'être soumis au temps qui passe pour me sentir mieux. Je voudrais trouver l'antidote maintenant. D'un côté, je le souhaite profondément, d'un autre, il y a cette petite voix qui voudrait que je reste bien au chaud avec elle, tout au fond. C'est difficile de lui résister, sa force de persuasion est puissante. En échange de ma fidélité, elle nous promet une immunité contre toute agression. Mais le prix à payer, c'est que parfois je ne sais plus vraiment qui contrôle qui.

Si papa était encore là, il trouverait sûrement la réponse à mes questions. Il pouvait me parler pendant des heures jusqu'à ce que mon crâne soit au bord de l'implosion. Bien souvent il disait tout et son contraire. Lorsqu'il était en colère, la peur mêlée à de violents maux de tête me paralysait, c'est vrai... mais le vide n'existait pas lorsqu'on était ensemble. D'autres fois, il s'enfermait dans sa chambre sans dire un mot jusqu'au soir. C'était sans nul doute ces jours-là qui me terrifiaient le plus. Maintenant qu'il est parti, je n'ai plus peur. Je ne ressens plus rien, à part un vide abyssal.

*

7h45. J'arrive devant l'entrée principale et observe attentivement les premiers élèves. Par quelle magie sont-ils animés ainsi ? Lorsque la sonnerie retentit, le désordre ambiant se dissipe et tout semble être réglé comme une horloge, chacun trouve sa place. Moi pas.

Aujourd'hui particulièrement. Les appréciations de mes professeurs sur mon dernier bulletin résonnent en moi comme des coups de massue. Je suis un "*élève brillant dont le potentiel est gâché par une constante attitude démotivée*". Faut-il que je greffe un sourire sur ma face du matin jusqu'au soir pour leur plaire ? Je ne suis pas leur pantin et mes notes ne mentent pas, elles. Cette injustice renforce le détachement qui se propage en moi, comme une maladie. Faire semblant de porter un intérêt aux leurs devient insurmontable.

*

17h30. Je rentre enfin chez moi. Dans le couloir de l'immeuble, l'odeur familière de la cuisine de Mme Lopez notre voisine, me reconforte. Je sais déjà que ma mère est en train de me préparer un goûter pour quatre personnes, et cela me fait sourire intérieurement. Ses gestes et ses mots prévisibles ont beau m'irriter, elle reste la seule personne qui m'aime sans limite et sans condition. Ma petite voix intérieure est du même avis. Ce soir, elle n'est pas très coopérative, car demain se prépare un grand jour.

00h45. Je viens de terrasser l'infâme boss final de mon jeu vidéo. J'aurai au moins réussi quelque chose dans la journée. Ma mère entre aussitôt pour éteindre la console :

— Dors bien mon chéri, sois en forme pour demain. Ah j'oubliais, j'ai eu du mal à nettoyer les taches rouges sur ton jean... Et j'ai encore trouvé des poils de chat dans la machine ! Mais où est-ce que tu traînes ? Tu es allergique Eliot, tu le sais bien...

Les maux de tête me reprennent, je ferme les yeux et lui réponds simplement :

— Bonne nuit maman.

Le jour J est arrivé. Je démarre mon premier stage en entreprise. Une semaine d'immersion est imposée pour tous les élèves de troisième. Les professeurs ont organisé un tirage au sort pour nous affecter dans plusieurs entreprises. Je reste sceptique sur celle qui m'a été attribuée, mais il est hors de question que je me laisse embourber par mon pessimisme habituel. Après tout, le monde du travail sera peut-être le déclic qui m'apportera l'espoir de demain...

9h30. Je suis en avance devant l'entrée de la banque pour permettre à la petite voix de faire un état des lieux. Je voudrais pouvoir vous dire que j'ai le trac, que je suis excité à l'idée de découvrir ce milieu et des nouveaux visages... Mais rien de tout cela. Emotionnellement, il ne se passe rien. La petite voix prend le contrôle de mon corps. Elle est mon garde-fou, celle qui me défend contre toute attaque. L'inconvénient, c'est qu'elle prend un peu trop à coeur son job. L'interaction avec des inconnus devient une épreuve pour moi, tout aussi charmants soient-ils.

10h00. Je suis accueilli par une belle jeune femme, ma responsable de stage. L'aisance de Mélanie me déroute. Comment réussit-elle à s'exprimer si clairement et marcher simultanément avec de tels talons-aiguille ? Au bout de quelques minutes à peine, je suis perdu dans un flot d'informations aussi long que les cinématiques inutiles de mes jeux vidéo.

"Compétence... clientèle... dynamisme". Au milieu de ce charabia, je crois comprendre que je suis invité à déjeuner avec elle ainsi qu'un "manager stratégique" à l'occasion d'une réunion mensuelle. Il paraît que c'est une rencontre "opportune" pour mon rapport de stage.

Pendant que je laisse couler cette rivière de mots insensés, mes yeux se focalisent sur la couleur de ses lèvres. Ce rouge intense me met mal à l'aise. Je me rends compte de l'incohérence de cette pensée sûrement trop tard, car elle semble attendre une réponse de ma

part. Peut-être pourrais-je la contenter d'un simple : "Oui".

Une expression disgracieuse se dessine alors sur le visage de la jeune femme. Je crois que ma réponse ne l'a pas satisfaite. Visiblement, je ne suis pas le genre de stagiaire qu'elle attendait.

L'heure du déjeuner sonne enfin. Mélanie semble tendue dans son tailleur Louis Vuitton. Je crois que mon calme légendaire l'agace encore plus. La petite voix n'est pas dans ses bons jours, elle non plus. Cette tension est palpable et me donne l'impression d'être au mauvais endroit au mauvais moment.

*

12h00. Nous nous rendons dans le restaurant italien la "Piazza del Sole". Le style du mobilier est huppé, les plats ont l'air ridiculement petits. L'homme qui nous attend à la terrasse tripote son objet fétiche. Il le retourne de mille façons entre ses doigts jusqu'à l'arrivée des assiettes. Ce smartphone semble apaiser une certaine nervosité en lui. La petite voix sourit intérieurement, ce type lui rappelle un peu l'ennemi de l'inspecteur Gadget, qui caresse sans cesse son matou lorsqu'il prépare un mauvais coup. Les céphalées tapent de plus belle dans ma boîte crânienne.

Mélanie termine frénétiquement sa cigarette. Son rire est trop fort à mon goût, lorsque notre "nouvel ami" lance une vanne que je ne comprends évidemment pas. Nous attaquons enfin le repas. Notre homme mâche sa viande avec une telle détermination que je me sens soudain plus civilisé que jamais. Mais dans la grosse bulle en pointillés qui est au-dessus de ma tête, je l'imagine en train de s'étouffer avec un morceau.

Déjà cinq longues minutes que j'entends les monologues interminables de ma petite voix sur la façon dont la fourchette écorche l'assiette, ou bien le son que produit la mastication de mes voisins de table. Evidemment, pendant ce temps je n'ai rien écouté de leurs conversations.

Je sens bien que les quelques mots banals que je lance pour conforter leurs propos sonnent faux. Il faut dire que les tics nerveux de Mélanie ne m'aident pas. Je suis embrumé par des détails que mon subconscient choisit délibérément de mettre au premier plan. C'est important pour moi, les détails. Sans eux, il m'est difficile de décrypter les intentions des autres. C'est la raison pour laquelle j'observe beaucoup notre homme.

Il est engoncé dans son costume, la cravate bien serrée. L'eczéma qui dépasse légèrement de son col indique qu'il doit moisir dedans depuis un certain temps. Je devine d'autres plaques nichées sous sa chemise hors de prix. Comment fait-il pour supporter ces vêtements ? Je compatis, car ma mère m'a obligé à porter une chemise pour l'occasion, ce qui m'est profondément insupportable. Je me sens comme enveloppé dans un tissu froid et cartonné.

Des gouttes de sueur perlent discrètement sur ses tempes. Peut-être est-il en train de suffoquer sous son masque de manager ? Dans un sens, ça me soulagerait d'avoir une similitude avec lui. Cela signifierait qu'on peut réussir sa vie avec un handicap social. Heureusement, mis à part ce point, nous n'avons rien en commun. Je doute de tout tandis que lui ne semble douter de rien.

Lorsque je reviens à moi, j'ai la mauvaise sensation d'avoir été absent trop longtemps, laissant une enveloppe vide face au monde réel. Peut-être n'ont-ils pas remarqué mon délit de fuite ? J'entends vaguement les mots "montée en compétence" puis me replonge dans mon "*observatoire*". Pourquoi masse-t-il de cette façon l'alliance de son doigt boudiné, en regardant Mélanie ? La scène est assez dérangeante.

Du haut de mes quinze ans, je me sens déjà comme un étranger confronté à des codes sociaux que je ne maîtrise pas. Leurs intérêts sont insignifiants, tandis que je suis dénué de toute émotion. Je voudrais m'échapper de ce corps, pour ne plus jamais revenir. Heureusement, la petite voix prend le relais pour me soulager et limiter tout débordement. C'est un travail

d'équipe. Soudain, la voix imposante de mon voisin de table me sort de ma torpeur :

— Excusez-moi jeune homme, ça ne vous passionne peut-être pas, ce que je raconte, mais si vous souhaitez faire bonne impression, il va falloir changer d'attitude. La nonchalance n'est pas un atout dans le milieu professionnel.

Une sensation étrange et chaude envahit le bas de mon corps. Je la sens remonter lentement. Soudain, la petite voix fait opérer sa magie et stoppe l'hémorragie en un éclair. Rien ne transparaît, pas même les couleurs vives qui éclosent sur le visage de ma responsable de stage. Ça ressemble donc à cela, la honte ? Le malaise est palpable chez eux, mais pas chez moi. Je suis impassible.

Mon assaillant revient à la charge :

— Vous savez que je m'adresse à vous, là ? Comment comptez-vous réussir dans la vie avec un tel comportement ?

Sa phrase appelle une réponse, je ne peux plus l'ignorer. C'est alors que la petite voix s'échappe lentement d'entre mes lèvres, pendant que mes yeux le fixent profondément :

— Je fais semblant, comme vous.

14h00. Mon stage prend fin prématurément. Ma déception est grande et je sens le mutisme m'enliser davantage. Les gens me fascinent. Ils sont mal à l'aise avec moi, mais peuvent tolérer d'être en présence d'un homme tel que lui. Au moins a-t-il le mérite d'avoir trouvé une place dans cette société, contrairement à moi.

Le chemin du retour paraît interminable. Je me sens épuisé. La petite voix s'esclaffe d'avoir eu raison une fois de plus. Moi je ne ris pas. Il y a une certaine jubilation dans sa réaction que je trouve parfaitement indécente. Comment ai-je pu la laisser parler à ma place à ce foutu repas ? Une fois rentré, le plus dur reste à faire. Ecouter ma mère qui tente de me consoler. Je suis autant lassé par l'incompréhension des autres que par sa capacité à me trouver des excuses pour tout. Si je ne dis pas un mot de la journée, c'est parce que je suis

préoccupé par mes études. Si je n'ai pas d'amis, c'est parce que je suis de nature timide. Mais je ne suis pas timide et mes résultats scolaires sont excellents. Pourquoi ne voit-elle pas que le problème est en moi ? Papa m'aurait compris, lui.

Je suis désormais seul avec la petite voix. Depuis plusieurs jours, elle murmure des choses à mon oreille sans répit. Tout paraît flou et sombre. Sa proposition d'aller faire une balade au coucher du soleil sur le pont de Garigliano semble être la meilleure idée de la journée.

Nous arrivons là-bas à temps. Les contrastes entre les couleurs chaudes du soleil et l'enveloppe bleue nuit qui s'étend lentement, sont grandioses. A cet instant, je ne suis pas triste. Je me demande juste combien de mètres me séparent des eaux froides de la Seine. Je décide de faire passer une première jambe, puis la deuxième, par-dessus la rambarde; et contemple le vide. J'attends de ressentir la moindre émotion qui pourrait me retenir, mais en vain. La peur n'est toujours pas au rendez-vous. C'est à cet instant précis que la petite voix me demande de reprendre le contrôle, me promettant cette fois-ci de remplir le vide en moi pour toujours. Je détache une de mes mains de la rambarde pour me pencher légèrement...Quand soudain :

— Hé toi ! Tu fais quoi ?

Qui ose m'interpeller dans un tel moment de solitude ? La curiosité me pousse à me retourner. Je l'aperçois alors. Elle est petite et blonde, et vient de laisser tomber le scooter qui transporte les pizzas de ses clients. Derrière elle, un camion d'équarissage vrombit, visiblement excédé par sa conduite. Le coléreux s'éloigne, tandis que la jeune fille s'écrie :

— Hé, t'es con ou quoi ? J'te parle, tu fais quoi ? Tu sais que c'est le plus haut pont de Paris, ici ? Au fait, moi c'est Misha.Elle enchaîne :

— Et merde... Putain ! Mes quatre-fromages... Elles sont éclatées ! Je vais me faire défoncer par le patron !

C'est à cet instant qu'une légère brise ramène l'odeur du chèvre jusqu'à mes narines. Je

lui réponds :

— Ce sont celles que je préfère.

Son sourire est empreint d'une évidente complicité. Je suis soudain fasciné par les fossettes qui se creusent dans ses joues de la plus belle des manières. Misha ne porte pas de masque, contrairement aux autres. Il me semble n'avoir jamais contemplé un visage aussi vrai que le sien. Est-elle seulement consciente du heurt qui vient de naître entre sa légèreté et ma pesanteur ? Connaît-elle seulement l'importance de ses mots à cet instant ?

Visiblement amusée par ma béatitude, elle me rétorque :

— Sérieux ?! Bah... vu l'état de la pizza, autant se faire un petit kiff, non ?

J'ai la dalle, pas toi ? Et puis merde, je l'aimais pas ce taff de toutes façons.

Elle s'avance alors vers moi, déterminée à enfourcher la rambarde, sa pizza dans les mains. A cet instant, son lacet de chaussure la fait trébucher brusquement tandis que j'attrape sa main par réflexe. Un étrange haut-le-cœur me saisit vigoureusement. Aurais-je eu peur pour elle ?

La petite voix voudrait que j'abrège ce moment incongru avec l'insolente, mais pour la première fois, je lui ordonne de se taire, et je lance :

— Il fait frais à cette heure-ci sur le pont. Si on s'installait ailleurs, on serait mieux, non ?

Pendant que nous nous éloignons, une sensation de "déjà-vu" m'envahit. J'observe au loin le chauffeur du camion d'équarissage qui ramasse des petits corps sans vie...

FRAGILE

00h42. Candice est assise au comptoir. La boîte est pleine à craquer. Elle a choisi sa robe noire, celle qui l'amincit. Les couleurs sombres évitent de tomber dans la vulgarité, mais le tissu est assez court pour ne laisser aucun doute sur ses intentions. L'art de la nuance se travaille au fil du temps, ce qu'elle maîtrise parfaitement du haut de ses trente-trois ans. Accoudée au bar, la jambe croisée par dessus l'autre, elle fume sa deuxième cigarette avec volupté. Il y a un courant d'air désagréable dans la salle obscure. C'est dommage, elle comptait retirer sa veste en jean. Elle sait déjà qu'un de ces types ne tardera pas à s'installer à ses côtés pour lui offrir un verre, voire deux. Autant qu'il en faut pour qu'elle s'effeuille avant le lever du jour.

Confiante, ce soir elle se trouve à son avantage. Plantureuse, chevelure sombre comme le charbon qu'elle applique sous ses yeux. Mais pas autant que l'ambiance des lieux branchés qu'elle écume tous les week-ends. Candice est tout, sauf candide. Elle n'a pas une gueule d'ange, ni même cette beauté innocente que portent d'autres jeunes femmes. C'est une créature de la nuit, pétrie de séduction. Elle le sait, elle n'est plus en âge de jouer les jeunes premières, mais pas assez mature pour faire des choix raisonnables. Elle semble coincée dans une faille spatiotemporelle, peinant à se sentir adulte, mais n'ayant plus sa place parmi les adolescents.

Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez pas la rater. Son regard est intense et nébuleux. Ne la sous-estimez pas. Vous pourriez vous retrouver hypnotisé au détour d'un verre ou d'un mauvais rail. Elle est toujours seule au crépuscule, mais rarement au petit matin. C'est une louve en chasse, feutrée dans un décor bruyant. Attitude décontractée, comme si elle avait tout son temps, alors qu'en réalité elle attend son prochain partenaire comme le messie.

Des amies, elle n'en a pas beaucoup. C'est effrayant, une femme qui n'a pas peur de séduire. Pourtant elle en aurait bien besoin, d'amis. Car derrière ce regard plein d'assurance,

une petite fille fragile se cache. Une enfant égarée, qui tend sa main au premier venu dans l'espoir de trouver celui qui lui a tant manqué.

Tiens, justement, voilà un type qui se pointe. Il s'assoit sur le tabouret, à ses côtés. Les yeux plissés, son visage déformé par l'alcool. Sa vision sûrement altérée. Malgré l'obscurité, Candice reconnaît les traits d'un jeune homme. A première vue, l'attitude de ce gamin maladroit ne l'attire guère. Il est bourré au dernier degré. Il cherche à baiser la fille la plus chaude de la boîte pour épater la galerie. Elle trouve cela pathétique. Et puis, elle les préfère avec une bonne vingtaine d'années en plus.

Il hurle, en plein brouhaha musical :

— Salut !

Elle grimace, visiblement incommodée par son haleine chargée et cette façon désagréable de lui crier dans les oreilles.

— Salut.

— Tu viens souvent, ici ?

— C'est ça... fais comme si tu ne le savais pas.

— Pardon ?

— Tu viens te sucrer le nez tous les samedis soir avec ta bande de potes, alors me prend pas pour une conne. Tu sais quoi ? Je vais nous faire gagner du temps en t'évitant le dialogue post-coït. Oui, je viens souvent ici. Et non, je n'ai pas envie de savoir ce que tu fais dans la vie, si tu es plutôt films d'action ou comédies. Et pour info, j'ai dix piges de plus que toi, mais ça, tu le savais déjà, pas vrai ? C'est même pour ça que tu as trouvé le courage de venir t'asseoir ici...

— Euh... je sais vraiment plus quoi répondre, là.

— Va droit au but, c'est tout.

— Ok. Ma caisse est sur le parking.

*

Il est sept heures du matin. Les premiers rayons du soleil titillent ses paupières, son cou lui fait mal. Elle baisse le pare-soleil et contemple son visage éteint. Le mascara a coulé, son envie de séduire s'est évanouie à l'aube, au moins autant que la lueur d'espoir dans ses yeux. Malgré la couette qui l'enrobe comme dans un cocon douillet, le cuir du siège est froid et désagréable. Elle regarde le garçon dormir profondément, la bouche ouverte. Ni le froid ni le soleil ne semblent l'incommoder. Son jeune âge est encore plus évident en plein jour. A cet instant, elle voudrait être n'importe où mais ailleurs. Elle sort de la voiture avec ce dégoût d'elle-même qu'elle chérit tant, et disparaît.

*

Dix-huit heures. Guillaume se réveille dans ses draps souillés par l'odeur du tabac froid. Il a oublié d'enlever ses vêtements avant de se coucher. C'est ce qu'on appelle une gueule de bois monumentale. Si Raf et Djey avaient été là, il se serait peut-être réveillé avec des graffitis sur le visage, ou à moitié sourd à cause d'un coup de sifflet dans l'oreille. C'était le genre de conneries qu'ils adoraient s'infliger entre eux, au réveil d'une soirée animée. Après le rituel du bizutage, ils s'empiffraient de Junk food et vanteraient les exploits de leur mémorable cuite. Survivre à la déchéance, le corps triomphant sur tous les excès semblait être une fierté masculine. C'était ça, leur trip. Mais lorsque Guillaume se réveille seul dans ce lit, la bouche pâteuse et la cervelle en bouillie, ce n'est plus la fierté qui l'envahit. L'esprit est vaincu. Le coeur est toujours en miettes. Il pense à elle.

Enora, ses cheveux d'ange qui dégoulinent dans son dos comme des fils d'or. Ses yeux clairs, qui défient toute réalité. Sa moue boudeuse quand elle n'est pas d'accord. La pâleur de sa peau, qui la rend si fragile alors qu'elle ne l'est pas. Ses baisers légers sous les draps blancs, à midi. Sa tête pleine de rêves insensés, qui la pousse à tout commencer sans jamais rien finir.

Cette façon d'aimer démesurément, puis de se lasser au soleil couchant. *Elle* vit, tout simplement. Elle est jeune. Sans attentes, ni promesses. Intolérante aux sacrifices. C'est de cette manière-là, qu'elle l'aimait. C'est comme cela qu'il avait aimé toutes les autres filles avant elle. Le Dom Juan avait finalement succombé aux charmes de celle qui possédait les mêmes vices que lui. En le quittant, Enora lui apprenait que pour devenir un homme, il fallait parfois renoncer à sa panoplie de bourreau, pour devenir à son tour le dominé.

Guillaume pleurniche dans son lit. Pour l'instant, il donnerait tout pour apaiser le tambour qui résonne dans son crâne. Il parvient finalement à se lever, incommodé par sa propre odeur. Dans son jean, il trouve un morceau de papier froissé dans une de ses poches.

"06 07 61 61 58. *Candice*."

Quelques flashes-back de la veille retentissent dans son esprit. Clope-Whisky-coca-clope-rail-danse-rail-vodka-redbull-Candice-rail-rail-danse-voiture... trou noir.

Candice. Brune, sûre d'elle, aguicheuse sans en avoir l'air. C'est assez confus. Il se souvient d'avoir écopé un mémorable râteau, puis d'une joyeuse partie de jambes en l'air. Les deux étant assez incompatibles, un doute terrible commence à l'envahir. A-t-il été *correct* avec cette jeune femme ? L'alcool et la cocaïne ne font pas bon ménage, surtout quand on a le coeur brisé. Guillaume enregistre le numéro sur son portable avant de disparaître dans la vapeur d'eau de la douche.

*

Le lendemain, en fin d'après-midi, le portable de Candice sonne. C'est un numéro inconnu. « *Sûrement du démarchage ou encore cet imbécile de proprio qui me fait du gringue* », pense-t-elle. Le lundi a été long et la machine à café est en rade de capsules.

« *Tant pis* », dit-elle, « *Un des deux va payer cher pour cette journée merdique* ».

— Allô ?!

— Salut... C'est Guillaume.

Elle reconnaît à peine son interlocuteur. Sa voix est plus hésitante, moins éraillée. Il est sobre.

— Guillaume ?

— Oui, euh... au *BreakNight*, samedi soir...

— Ah ! Oui, bien sûr, Guillaume. Comment vas-tu ?

— Bien, bien... En fait je t'appelais parce que tu as oublié une veste noire dans ma voiture. Enfin, c'est plutôt un gilet d'ailleurs, et je me disais que...

— Mon gilet noir ! Je pensais l'avoir perdu dans la boîte. Je ne m'attendais pas à le retrouver, mais puisque tu le proposes, je veux bien le récupérer.

— Dix-neuf heures au *Lounge coffee*, ça te va ?

— A tout à l'heure.

Elle presse le pas, tout n'est pas perdu, finalement. Déjà quatre ans qu'elle adopte la technique du gilet oublié. La plupart des hommes qui passent la nuit avec elle s'empressent de faire disparaître cette preuve avant que leur femme ne tombe dessus. Certains sont pris la main dans le sac lorsque le numéro de Candice est découvert, dans une de leurs poches. Elle sourit parfois, en imaginant la scène. C'est tout ce qu'elle souhaite à ces menteurs qui lui volent sa dignité. Ils sont vaillants la nuit, mais inscrits aux abonnés absents le jour. Cette petite justice personnelle lui semblait bien méritée.

*

Dix-neuf heures, au *Lounge Coffee*. Elle attend dans sa voiture. Les retouches de gloss et de mascara sont faites. Elle est déjà garée depuis vingt minutes, mais elle ne veut pas arriver la première. Guillaume entre et s'assoit au bar, en évidence. C'est un blondinet plutôt mince et sec. Pas le genre d'hommes qu'elle fréquente à son habitude. Candice se décide enfin à le rejoindre, avec l'idée en tête de le faire tourner en bourrique.

— Hey... Salut, toi.

Les deux premiers boutons de son décolleté sont ouverts. Le galbe de ses seins généreux dépasse largement du tissu. Guillaume ne peut s'empêcher d'y perdre un oeil une fois ou deux. Candice s'en aperçoit et se félicite intérieurement de provoquer de tels troubles chez lui.

— Hey ! Salut Candice ! C'est cool que tu sois venue, enfin je veux dire... pour récupérer ton gilet !

— Oui, j'y tiens.

— Tout d'abord, je voudrais m'excuser pour l'autre soir, si jamais j'ai eu un comportement un peu déplacé. J'ai picolé comme un débutant, je suis vraiment désolé.

— Oui, tu peux.

— Donc c'est le cas ? Putain, mais quel con ! J'espère que j'ai pas été trop relou, je t'avoue que je ne me rappelle pas de grand chose et...

— Je compte le garder.

— Pardon ?

— C'est bon, arrête ton *mea culpa*, j'te traque, dit-elle dans un éclat de rire. T'aurais vu ta tête ! Tu peux te détendre, y'a pas eu de gestes déplacés. On a couché ensemble, ça oui... mais en aucun cas sans mon consentement (*elle lui fait un clin d'oeil*).

— Ouf, tu me rassures... J'espère que tu penses pas de moi que j'suis un de ces loosers incapables de se contrôler. Je préfère rétablir la vérité, je ne suis pas comme ça, en temps normal.

— Personne ne l'est, en temps normal. C'est justement le fait que tu saches te maîtriser en situation "anormale", qui fait de toi un sale con ou pas.

— Merci, c'est gentil. Et puis, un sale con ne t'aurait pas ramené ton gilet.

— Vrai.

— Tu fais quoi dans la vie ?

— Assistante juridique à temps partiel, dit-elle en allumant une cigarette.

Je bosse quelques heures par semaine pour un petit cabinet d'avocats. Beaucoup de paperasse et de cafés à préparer. La secrétaire si tu préfères, mais ça fait moins classe, dit comme ça. Sinon j'me fais quelques tunes en tant que serveuse pour des soirées privées, mais ça reste exceptionnel.

— Ok.

Un blanc de quelques secondes s'installe. Il attend qu'elle lui pose à son tour la même question, mais elle ne vient pas.

— Moi j'suis étudiant en fac, spécialité environnement et développement durable. Mais, à la fin du semestre, j'arrête tout. J'ai plus envie de brasser du vent, je veux gagner ma croûte comme tout le monde et devenir autonome avant d'être trentenaire (*il rit*).

Son sourire s'efface quand il réalise avoir gaffé quant à l'âge de Candice. Elle n'est pas vexée le moins du monde, mais cela l'amuse de le regarder s'embourber. Des gars comme lui, pleins de bonnes intentions, elle en a vu d'autres. Elle sait ce que cela cache. Il est temps de mettre à découvert ce gentil garçon.

— Parce que tu penses qu'elle reviendra quand ton portefeuille sera plein ? demande-t-elle.

Guillaume ne s'attendait pas à cette remarque.

— Je ne pense pas... mais j'aurai les moyens de tourner la page, au moins.

— L'argent n'a jamais permis d'oublier une peine de coeur, sinon ça se saurait, dit-elle en recrachant une bouffée de fumée.

— Ouais, enfin, c'est quand même plus facile d'essayer d'oublier sur l'île Maurice plutôt qu'en restant dans une chambre d'étudiant à se bourrer la gueule le samedi soir. La tune fait pas tout, mais elle y contribue...

— Pas faux.

— Bon, ben, je crois qu'on a fait le tour. Encore désolé pour cette lamentable version de moi-même ce week-end, tu méritais mieux. Tiens, je te rends ton fameux gilet, et puis ça c'est pour avoir été un sale con. Je ne sais pas si ça te plaît, au pire tu pourras toujours les refourguer à une copine que t'aime pas.

Il lui tend une petite boîte métallisée, remplie de guimauves enrobées de chocolat.

Maintenant c'est elle, qui se ramollit.

— Ça tombe mal, j'ai pas beaucoup de copines, par contre j'adore la guimauve. Tu fais quoi samedi prochain ?

*

Le samedi prochain devint finalement un rendez-vous hebdomadaire. Pour Candice, un plan-cul cessait d'en être un à partir du moment où elle n'était plus obligée de voir son élu seulement de cinq à sept. Plusieurs semaines se succédèrent, sous un soleil trop sûr de lui pour un mois d'avril.

Elle n'aurait jamais parié être attirée par lui, et cela faisait naître en elle un incroyable espoir. Tant de séances de thérapie, pour s'entendre dire que ses relations désastreuses avec les hommes venaient de l'abandon de son père. Tu parles d'un déclic, même le barman du *Breaknight* aurait pu s'en douter. Le tabouret était moins confortable qu'un divan, mais au moins on lui servait à boire, pour un billet. Non, cette fois-ci, c'était différent. Ce n'était ni un homme marié, ni un mafieux, ni un junky. Il n'avait pas l'air violent pour un sou, ni névrosé. Il est jeune, le coeur tout juste éraflé. *Un peu de plomb dans la cervelle est une bonne chose,*

pensait-elle. Peut-être même pourrait-elle recoller ses morceaux ? Peut-être pourrait-il recoller les siens?

*

Cela fait quatre mois maintenant qu'ils sortent ensemble. Il lui prend même la main quand ils se baladent en ville. Elle a le coeur léger, Candice. A tel point qu'elle troquerait bien ses talons pour des espadrilles. Elle laisse sécher ses cheveux naturellement, elle ne les brûle plus avec ces satanées plaques. Oublié, le jeu du chat et de la souris. Adieu, les apparences et bonjour, la spontanéité. Elle se sent bien. Un sentiment nouveau, grisant. Elle repense à toutes ces fois où elle a obtenu quelque chose d'un homme en faisant mine de ne pas en vouloir, comme une chatte indomptée. Avec Guillaume, tout paraît simple. Elle n'attend pas la galanterie. Si elle a une faim de loup, ils vont au restaurant. Quand ils passent devant un glacier, elle ne pense plus à sa ligne... elle entre directement et commande deux glaces italiennes à la pistache avec un supplément caramel. Elle ne *baise* pas avec lui, ils font l'amour. Chez lui, chez elle, dans la voiture... sans qu'elle se sente obligée d'oublier un vêtement pour être rappelée. Ce putain de gilet de sauvetage, que personne ne lui renvoyait. Elle n'ose pas encore parler d'amour, mais elle commence à croire que son psy avait raison sur une chose : la bonne personne apparaîtrait le jour où elle cesserait d'être attirée par des hommes à problèmes. Des hommes ressemblant à son père. Guillaume était tout, sauf cela.

*

Un lundi, 15h30. Le portable de Candice vibre.

Guillaume : *"Tu serais dispo pour qu'on aille boire un verre au lounge Coffee ce soir, vers 19h ?"*

Elle sourit. Ils viennent de passer le week-end ensemble dans un petit hôtel de campagne dont ils n'ont pas vu grand chose du paysage, trop occupés à tester la literie. Le *Lounge Coffee* est le lieu de leur premier rendez-vous, il y a quelques mois. Il lui tarde déjà de le retrouver. Cette mièvrerie ne lui ressemble pas, mais elle s'en réjouit. C'est tout ce qu'elle détestait chez les autres couples, avant.

Candice : *"Ok pour 19h. N'oublie pas de me ramener mon gilet... ☺ Tu me manques"*.

Même sa réponse, elle la trouve stupide. Mais stupidement sincère. Dommage qu'il ne réponde pas, un peu de miel en retour aurait sublimé son état d'euphorie. Elle ne s'en formalise pas, Guillaume est avare de mots, mais démonstratif dans leurs ébats. Pour Candice, c'est une preuve d'amour irréfutable. Le sexe la rassure, il nourrit sa vieille habitude de recevoir l'affection uniquement par ce biais.

Le soir même, lorsqu'elle entre dans la brasserie, Guillaume n'est pas encore là. Assise au même endroit où ils s'étaient vus la première fois, elle commande un Gin tonic et un mojito. Elle est sur un petit nuage, en jean et basket. Ses cheveux bouclés sont indisciplinés, des mèches lui chatouillent le visage quand elle ne les range pas correctement derrière les oreilles. Pour une fois, elle est apprêtée, mais pas maquillée comme une voiture volée. Elle se sent...
amoureuse.

Guillaume arrive à son tour, le visage fermé. Elle remarque quelques cernes sous ses yeux.

— Je t'ai pris un Gin, pour te donner un p'tit coup de fouet en fin de journée.

Il ne répond pas, ou à peine.

— Quelque chose ne va pas ?

— J'ai passé une sale nuit (*il descend son verre d'un trait*). C'est un peu flou dans ma tête...

— C'est un peu flou dans ta tête. Qu'est-ce que tu entends par "flou" ? C'est flou parce que t'as passé une nuit blanche à cause d'une intoxication alimentaire, flou parce que ta grand-mère est morte, ou bien flou parce que tu t'es rendu compte que t'avais besoin de lunettes ?

— C'est pas un problème de vue, répond-il, le regard vers le sol.

— ... de sentiments ?

— C'est un peu ça.

— Donc, c'est exactement ça.

— Ecoute, je... je trouve qu'on va peut-être un peu vite.

— Tu n'as pas de couteau sous la gorge, il me semble ? Et tu n'as pas trouvé ça trop rapide, quand tu m'as sautée comme une pute dans ta voiture le premier soir...

Guillaume n'ose toujours pas la regarder. Ses yeux sont rougis, surtout par la honte.

— C'est *Enora*, c'est ça ? Elle t'a rappelé ?

Il ne répond pas. Candice le toise de haut en bas.

— Mais regarde-moi au moins, merde ! Même le carrelage pourri de ce bar a plus d'intérêt à tes yeux ?

— C'est elle qui est revenue vers moi. Je croyais avoir réussi à tourner la page mais...

— Mais quoi ? Tu t'es rendu compte que c'était une nana *exceptionnelle* et qu'elle valait le coup que tu largues la moins *exceptionnelle* des deux ?

— Non j'te jure ! Si elle m'avait pas rappelé je...

— Tu sais quoi ? Je ne doute pas une seule seconde que cette nana soit exceptionnelle. Les gars comme toi ne couchent avec des meufs comme moi que pour cette seule et unique raison : Ils ne sont pas foutus d'être à la hauteur avec des filles bien. Ça fait des mois que tu penses toujours à elle, mais t'es trop con et trop fier pour la rappeler. Tu préfères me baiser jusqu'à ce que ce soit ma fierté qui tombe en miettes... Cette fille, elle a bien plus de couilles que toi. Son seul tort, c'est de croire qu'elle pourra te changer. Personne ne change. On met tous du parfum pour appâter l'autre, mais au fond, y'aura toujours une odeur de merde qui en ressortira, crois-moi.

— Candice, pardonne- moi je ne suis pas...

— T'es pas quoi ? Un connard ? Non t'as raison. T'es pire que ça. Un gentil connard m'aurait baisé dans sa voiture et n'aurait jamais ramené mon putain de gilet.

Elle lui balance le fond de son verre au visage. L'alcool et la cendre de cigarette lui piquent les yeux. Il n'ose même plus pleurer. Candice disparaît.

*

00h40, un samedi.

Elle est assise sur un des tabourets du comptoir. La boîte est pleine à craquer. Sa chevelure noire et feu est impeccablement lisse. Elle se sent belle, elle se sent forte. La jupe qu'elle a choisie est plus courte que d'habitude. Tant pis pour la vulgarité, elle n'est pas venue pour un opéra. Elle veut qu'on la remarque au détour de quelques verres ou d'un mauvais rail. Elle cherche un mâle pour la sortir de cette faille spatiotemporelle.

Derrière ce regard animal, une petite fille fragile se cache. A force de tendre sa main au premier venu, c'est son âme toute entière, qu'elle a perdue. Candice ne sera pas seule, au petit matin. Elle aura froid, mais elle n'oubliera pas son gilet.

CABOSSEE

" Encore une ou deux minutes. Peut-être cinq tout au plus et il va me répondre, j'en suis sûre".

Six mois déjà, que nous conversons de tout et de rien sur ce site de rencontre. Plutôt de tout, d'ailleurs. Il me raconte comment il s'est installé dans la région suite au licenciement économique de son ancienne boîte. Il me dit que c'est un mal pour un bien, qu'il est heureux de revenir dans sa ville natale. Ce qui lui manque, c'est la compagnie d'une femme pour partager un bout de chemin, un tour du monde, pourquoi pas une vie. Il est avide de rattraper le temps perdu, de faire un crédit pour une maison, de faire un voyage à Tombouctou, faire un enfant ou pas, aller au cinéma le vendredi soir et s'endormir au milieu du film, préparer la popote, laisser brûler le repas juste pour faire l'amour, se disputer pour une brouille et se réconcilier sur un baiser. Il voulait toutes ces choses.

Ce qui était extraordinaire, c'est que si on m'avait demandé ce que j'attendais d'une rencontre, j'aurais sûrement dit la même chose, mis à part le voyage à Tombouctou. Mon célibat, je le subissais depuis bientôt huit ans. Huit longues années, ponctuées de quelques histoires sans lendemain. Ma plus longue relation avait duré six mois, avant que ce garçon que je ne voyais qu'à temps partiel finisse par me plaquer. Le motif ? Marié, deux enfants. *Romuald Poligan*. Entre nous, je me sens doublement stupide de ne pas l'avoir vu venir, avec un nom pareil.

Avec lui, c'est différent. Nous avons les mêmes aspirations. Il rêve d'un avenir commun avec une compagne, mais il n'attend rien d'immédiat de moi. Il est patient, intelligent et il me fait rire. En fait, ce type aurait été parfait... si seulement il ne venait pas de me demander l'impossible.

Entrons dans le vif du sujet. La beauté. Qu'est-ce que la beauté au fond ? Parlez-moi de sa forme, des critères qui la définissent, du sens qu'on lui donne. Dites-moi tout, mais par

pitié ne me dites pas qu'il s'agit d'un ensemble harmonieux. Je veux des détails, de la description. Enumérez-moi les adjectifs qui vous l'évoquent. Symétrique ? Rond ? Cylindrique ? Long ? Court ? Si l'impact de certains mots vous paraît brutal, sachez que l'absence d'autres peut se révéler bien pire, lorsqu'on est jeune.

Quand j'étais enfant, le doute s'immisçait déjà. Maman ne me surnommait jamais avec des petits mots sucrés comme je les avais entendus pour d'autres, à la sortie de l'école. Elle ne m'appelait pas. Ou bien simplement par mon prénom, Jenny. Pourtant, il y aurait eu de quoi faire : "*Ma jolie Jenny*", "*Ma Jenny chérie*", un tas de mots en "i"...

Le miel, ce n'était pas son truc, à ma mère. A moi non plus, ça ne l'est pas. J'ai l'esprit cartésien, le besoin qu'on m'explique les choses. Il m'en fallait davantage pour comprendre pourquoi l'instinct maternel restait impuissant face à cette difficulté à nommer son enfant. L'amour n'était en rien responsable dans ce drame, car elle était aimante, voire démonstrative en quelques occasions. Non, c'était autre chose. Un ressenti naturel et instinctif. Un sentiment si bête et improbable, que la conscience elle-même ne l'avait pas décelé. Et pourtant.

Ce n'est que le jour de mes six ans que la mienne s'éveilla. Cette conscience de soi, mais aussi de l'image que l'on renvoie aux autres. Ma mère et moi nous tenions la main, comme d'habitude, marchant d'un pas décidé en direction de la boulangerie du village. Mais ce jour-là, ce n'était pas pour acheter la baguette bien cuite, pour papa. Nous y allions *spécialement* pour moi.

Le son de la petite cloche a résonné, lorsque nous avons franchi la porte de la boulangerie. C'était le signal qui précédait toujours un grand sourire, sur ma bouche édentée de petite fille. D'abord, je prenais soin d'observer si le thème des peintures avait changé sur la vitrine. Ce bon vieux Père Noël avait-il déserté pour laisser place à l'imposante poule en chocolat ? Pourrais-je compter le nombre d'oeufs de pâques suspendus au plafond, pendant que maman attendait notre tour ?

Ces petits détails, ces petites choses simples qui émoustillent les yeux d'un enfant, sont restés ancrés dans ceux de l'adulte que je suis devenue. L'odeur enivrante du pain encore chaud, le parfum chaleureux de mes viennoiseries préférées. La bonne humeur ambiante. Quand j'y pense, je ne connais pas une seule personne qui soit bougonne dans une boulangerie. C'est un lieu réconfortant, où chacun fait l'effort d'être aimable, de parler de la pluie et du beau temps.

A peine arrivées, mon regard s'est enfui directement vers les énormes bombonnières multicolores, placées sur le côté gauche, à l'entrée. Je connaissais évidemment par coeur l'emplacement de chaque bonbon que j'allais réclamer à Mme Martinez, la boulangère. Je l'aimais bien, Mme Martinez. C'était une grosse dame avec un grand coeur. Pardon, une dame *bien en chair*. N'y voyez aucun jugement péjoratif, mais pour moi, il faut appeler un chat "*un chat*". Mme Martinez aurait d'ailleurs approuvé mes propos, elle qui aimait tant qu'on la qualifie par ses rondeurs. Elle vous aurait sûrement dit :

"On aime le bon pain quand il est généreux, qu'il y a matière à pétrir... c'est la même chose pour toute bonne boulangère qui se respecte !"

Nous nous sommes donc avancées vers le comptoir, et maman a dit :

— Bonjour Mme Martinez, comment ça va aujourd'hui ? Vous avez un monde, en ces jours de fêtes...

— Ça c'est l'soleil, M'dame Beaucassier ! Le temps idéal pour la récolte des oeufs d'pâques ! J'vous dis pas le carnet de commandes qu'on a eu... mon Marcel a fait nuit blanche ! Qu'est-ce que j'vous sers, une belle baguette bien cuite ?

— Non, pas aujourd'hui, je viens récupérer une commande spéciale que j'avais réservée la semaine dernière. C'est pour ma fille, pour ses six ans.

— Hoo... ma p'tite Jenny, excuse-moi ! V'là que j'ai falli oublier de te souhaiter un bon anniversaire ! Mon bon Marcel n'a pas oublié ton gâteau, va !

Marcel ! crie-t-elle d'une voix rauque.

Mme Martinez avait cette façon de gueuler ses phrases, comme si tout le quartier devait être au courant. Cela me faisait rire aux éclats.

Marcel fit alors son entrée magistrale, son chef-d'oeuvre crémeux dans les mains. Magistral, parce qu'il n'y avait pas d'autre mot pour le décrire. Marcel, c'était un spectacle à lui tout seul. C'était l'exagération à tous les niveaux, un personnage provençal dans toute sa plendeur. Pas très grand, trapu, aussi long que large, et très poilu. Heureusement, son tablier cachait une bonne partie de sa pilosité, assez effrayante à vrai dire. Et puis, quand on est enfant, une grosse moustache c'est intimidant. Malgré cela, j'appréciais les petites ridules qui habillaient son regard bleu un peu bourru, elles lui donnaient un air rieur, quand il voulait bien faire l'effort de sourire.

Il s'avança lentement vers le comptoir, sûrement inquiet à l'idée de faire un faux pas de dernière minute, puis s'exclama :

— Chaud le devant, la montgolfière arrive ! Où est la canaille à qui je dois ces heures supp' ?!

Ma mère me poussa gentiment devant elle, de telle sorte que je ne puisse plus me cacher derrière ses jupons. Marcel me paraissait immense à l'époque, si bien que la protubérance de son ventre me gênait pour voir son visage. Je répondis timidement :

— C'est moi, Monsieur Martinet.

Ma mère me chuchota :

— "*Martinez*" Jenny, c'est monsieur Martinez.

Mon regard tomba vers le sol, honteuse d'avoir écorché le nom du gros monsieur moustachu.

— Oui, pardon. C'est pour moi, parce que j'ai six ans aujourd'hui.

— Six ans, ce p'tit bouchon déjà ?! Et est-ce que tu as été sage, pour

mériter ce gâteau ?

— Oui oui, j'ai fait tout ce qu'elle a dit la maîtresse ! Et j'ai été gentille avec Cathy et Sylvia (*mes soeurs*).

Je scrutais de mes pupilles dilatées l'énorme construction en pâte à sucre. La base du gâteau, de couleur vert pâle, représentait un champ d'herbes, bordé de crème au beurre sur les extrémités. En son centre, on apercevait un panier, rempli de petites cubes enrubannés, en guise de paquets cadeaux. Au-dessus, deux tiges en métal dissimulées dans la pâte à sucre s'élevaient pour rejoindre une magnifique montgolfière multicolore. Enfin, les mots "*Joyeux anniversaire*" étaient calligraphiés finement, tout autour de l'élément central. Comment les doigts boudinés de Monsieur Martinez avaient-ils pu bâtir une telle merveille ? Une bonne dose de talent, et un soupçon de poudre magique, répétait son épouse.

Marcel, du haut de son estomac proéminent se pencha vers moi :

— C'est bien, *mon garçon* ! Et molo sur la baston à l'école, hein ! Sinon tu vas finir derrière les fourneaux comme le vieux Marcel !

Le boulanger n'avait finalement pas trébuché en ramenant mon gâteau, mais il avait bel et bien mis les pieds dans le plat. A cet instant, ce n'était pas le fait que Marcel m'ait confondue avec un garçon, ni la couleur framboise des joues de sa femme, qui me blessa. Non, ce qui éveilla ma conscience ce jour-là, c'est la main de ma mère qui se détacha de la mienne brutalement.

— Merci pour ce beau travail. Madame Martinez, je crois que ma fille aînée vous avait déjà payée d'avance la semaine dernière, c'est bien ça ?

— Ho... Heu... Oui, bien sûr, elle est passée en allant chercher votre petite à l'école, l'autre jour.

— Parfait. Je vous souhaite une bonne journée. Dis "*Merci*" Jenny, s'il te plaît, m'ordonna-t-elle.

— Merci. Mais c'est pas ma faute si je ressemble à un garçon ! Maman a dû me faire couper les cheveux... à cause des poux à l'école.

Je me rappelle de cet enfant derrière nous, à peine plus âgé que moi qui a chuchoté : "*C'est pas les cheveux, c'est parce que t'es moche*". J'entends encore le claquement de la gifle qu'il reçut de sa mère, puis, en quittant la boulangerie, les remontrances de Mme Martinez contre son mari, pour sa maladresse.

Le soir même, ma mère qui écoutait les catastrophes du journal télévisé, s'exclama : "*La vie est moche*".

— Maman, ça veut dire quoi moche ?

— C'est le contraire de beau.

— Qu'est-ce qui est beau ?

— Et bien, je ne sais pas... une rose par exemple. C'est beau, une rose. Un coucher de soleil, un gâteau d'anniversaire.

— C'est quelque chose qu'on aime et qui fait plaisir ?

— Oui, si tu veux, qui est agréable à regarder. Ce n'est pas forcément un objet, cela peut-être un oiseau, un chat, une personne...

Je levai les yeux au ciel.

— Une personne ? Mais... si tu vois un monsieur ou une dame dans la rue, comment tu sais s'il est beau ou pas ?

— Je ne sais pas, Jenny, répondit-elle agacée. C'est quelque chose de naturel, que l'on sait sans même devoir se poser la question. La beauté, c'est un "*ensemble harmonieux*", tu comprends ?

Lorsque je repense à cette conversation, je me dis que les parents n'imaginent pas à quel point quelques phrases échappées au hasard peuvent s'ancrer en nous comme un tatouage indélébile. Ils ne se doutent pas que ces petits morceaux de vie ressurgiront violemment, bien

plus tard dans le temps, à un moment crucial de notre vie.

Ce que j'aurais voulu entendre, c'est que la perception de la beauté est propre à chacun. Qu'elle n'est pas la même pour tous, justement. Qu'elle se découvre au travers de petits détails, comme les ridules au coin des yeux de Marcel, ou la bedaine de Mme Martinez et son foutu pain. Au lieu de ça, il fallait que je me contente de cette définition incomplète et injuste :

"Un ensemble harmonieux".

Je pris alors le temps de m'observer dans le miroir de la salle de bain, avant le rituel du brossage de dents. Mes cheveux ressemblaient à une sorte de touffe de paille informe. L'épaisse frange que ma mère s'évertuait à me laisser pousser pour habiller cet immense front, semblait aussi droite que la tour de Pise, tandis que mes oreilles, quelque peu décollées, n'étaient plus cachées par ma vilaine crinière, désormais coupée. Mon nez ? Je n'ose utiliser le mot aquilin, encore bien trop doux pour qualifier ce bec aussi long et courbe que celui d'un dodo. Peut-être la raison pour laquelle Marcel crut qu'il était déformé, au terme d'une bagarre à l'école. Mes yeux ? Petits et rapprochés, sans aucun intérêt. Ma bouche ? Où voyez-vous une bouche ?

Je sus alors que j'étais tout sauf *"un ensemble harmonieux"*. Je n'étais pas une jolie petite fille. Je n'étais pas jolie du tout. Tout le monde le savait. Les gens du quartier, nos voisins, les enfants à l'école, mes soeurs, ma mère... et maintenant moi.

L'adolescence vint noircir encore un peu plus le tableau. Car s'il y a bien une chose qui est pire que d'être moche, c'est d'en être conscient. De savoir ce qui se dit dans votre dos. De voir que vos ennemis rient de vous, et vos amis se rassurent de ne pas être aussi mal lotis. L'indifférence des autres, parce que ce n'est pas *"cool"*, de traîner avec vous. J'étais différente, c'est certain. Mais pas encore assez à leurs yeux. Il fallait qu'ils puissent me coller une étiquette de la taille de mon front, pour me faire remarquer. Moi, je n'avais pas de pansement assez grand pour soulager la douleur. C'est ainsi que *"Jenny Beaucassier"*, était finalement

devenue la chose qu'ils avaient nommée "*Jenny Cabossée*".

Heureusement, à l'âge adulte, les esprits se sont apaisés. Ma vie s'est mise à ressembler à un lac paisible par un temps d'automne. Les prétendants, aux abonnés absents. Il faut dire que je n'ai pas vraiment laissé sa chance à qui que ce soit, c'est un fait. Mais pour ma défense, il était déjà assez difficile d'assumer mon physique, fallait-il aussi que je mette à l'épreuve ma dignité ? Alors oui, je plaide coupable. A cause de cette peur d'être rejetée, j'ai renoncé à l'amour. J'ai accepté les faveurs de quelques hommes qui ne m'attiraient pas, pour limiter la casse et avoir un semblant de sexualité.

Mais ce soir, je suis là, fébrile, le coeur battant devant l'écran de mon téléphone, en attendant sa réponse à mon délit de fuite. Cet homme me plaît tellement. Je crois qu'il ressent la même chose. Tout aurait été parfait si seulement il n'avait pas osé me poser la question fatidique.

23h32 :

— Jen... je sais qu'il est tard, mais il faut que je te parle. Tu sais, je n'ai pas arrêté d'y penser ces derniers temps. Depuis combien de temps passe-t-on nos soirées à discuter ensemble comme deux ados... six mois ? Ça faisait longtemps que ça ne m'était plus arrivé de me sentir aussi proche de quelqu'un, surtout à distance. Tu es devenue une véritable amie pour moi, et... même plus. Pour être franc, je suis assez inquiet. J'ai peur que ça ne soit pas réciproque. Sinon pourquoi ne pas nous être déjà rencontrés ? Bon, j'arrête de tourner autour du pot, ce soir je me lance ! Mademoiselle, seriez-vous disponible pour un enlèvement planifié samedi à 19h ?

23h50 :

— Jenny ? Tu t'es endormie ?

Non, je ne me suis pas endormie. Je crois qu'après ce message, je ne trouverai plus jamais le sommeil. Laisse-moi encore quelques minutes pour trouver comment gâcher notre belle histoire.

23h07

— A vrai dire, je suis assez prise ces derniers temps. Pour samedi, c'est non. Je ne peux vraiment pas. Ni dimanche d'ailleurs. Je fais partie d'une association, et tu sais ce que c'est, quand on est bénévole, la disponibilité c'est important, surtout le week-end.

Comment avais-je pu lâcher un bobard aussi absurde ? Six mois que nous conversions et je n'avais jamais parlé de cette prétendue association avant...

23h09 :

— Ah bon. C'est sympa... enfin je veux dire, pour l'association. Mais alors peut-être qu'on pourrait prendre un verre ensemble en semaine, après le travail ? Histoire de se rencontrer enfin ! Quand j'y pense, c'est la première fois que j'ai l'impression de connaître si bien quelqu'un, sans l'avoir jamais vue. Jen', je me sens vraiment bien avec toi, c'est pas des blagues. J'aimerais vraiment qu'on se rencontre pour de vrai.

Que puis-je répondre à ça, hein ? Qu'il se trompe totalement sur mon compte ? S'il m'avait si bien cernée, il n'aurait jamais demandé à me reconstruire... Et puis, qu'est-ce que ça veut dire "pour de vrai" ? Faut-il nécessairement confirmer ses sentiments avec ses yeux, pour être sûr de son choix ? Peut-être ne vaut-il pas mieux que les autres...

23h16 :

— Ecoute... on a passé de bons moments ensemble, c'est vrai. Mais je crois qu'on va un peu vite.

23h20 :

— Seulement des "bons moments" ? Nous avons passé des nuits entières à refaire le monde, à voyager et même plus... et c'est tout ce que tu en retiens ? Jen... Est-ce que c'est bien toi ? Parce que j'ai l'impression d'avoir affaire à une autre personne, là. Je ne suis pas sûr de comprendre où tu veux en venir.

23h22 :

— Je trouve la démarche un peu rapide, c'est tout.

23h24 :

— Rapide ? Six mois, c'est le temps qu'il faut à certains pour s'aimer, voire même se quitter. Ecoute, si tu ne veux pas me rencontrer, je comprends mais sois franche s'il te plaît.

23h25 :

— N'exagères pas...

23h34 :

— Alors arrête ça.

23h36 :

— Arrêter quoi ?

23h39 :

— De tourner autour du pot. Sois franche avec moi.

23h41 :

— Très bien, puisque tu insistes. Je veux rompre.

Encore une ou deux minutes. Peut-être cinq tout au plus et il va me répondre, j'en suis sûre. Pourquoi ce silence radio ? C'est insupportable. Maintenant, je suis déchirée entre cette peur panique qu'il insiste, et celle qu'il n'insiste pas, auquel cas je serais une fois de plus

confrontée à un échec. Si seulement il pouvait comprendre. Si j'accepte sa demande, il me condamne à lire la déception dans ses yeux, face à face... A revivre cela encore une fois. Je n'ai plus l'envie ni la force.

23h51 :

— Je ne te crois pas.

Comment ça, il ne me croit pas ?

23h52 :

— ??

23h53 :

— Je crois qu'il y a autre chose que tu ne veux pas me dire. Je ne sais pas ce que c'est, Jenny, mais j'aurais pensé que nous étions assez proches pour que tu te confies à moi.

Il dit vrai. Nous sommes tellement proches que je lui ai raconté l'histoire obscène de tata Odette, et la fois où je suis tombée dans l'escalator de ce centre commercial, laissant au public la vue sur ma charmante culotte à carreaux rouges... Bien sûr, que nous sommes assez proches. Mais j'ai peur qu'il me rejette au dernier moment. Je ne supporterai pas une déception de plus, surtout pas d'un homme pour qui j'ai des sentiments. Je me lance, advienne que pourra.

23h55 :

— J'ai peur de ne pas être à ton goût.

23h57 :

— Tu te moques de moi ?

23h58 :

— Ça ne me fait pas rire.

23h59 :

— Alors c'est seulement ça ? Je m'attendais à ce que tu m'annonces avoir perdu tes deux bras et tes deux jambes dans de sombres circonstances, ou bien que tu vivais avec six chats, deux chiens et trois poules. Ou peut-être même devoir changer mon orientation sexuelle...

00h01 :

— Ce que tu appelles "*seulement ça*", c'est tout, pour moi. Et par expérience, je sais que ça compte bien plus que ce que tu prétends.

00h02

— Je vois. Bon et bien, rentrons dans le vif du sujet, alors. La beauté. Qu'est-ce que c'est pour toi ? Quel est le sens que tu lui donnes ? Donne moi des détails, une description.

—

00h04 :

— Et bien... La beauté c'est comme une rose, un coucher de soleil, un gâteau d'anniversaire. C'est quelque chose d'agréable à regarder, d'harmonieux. Je veux que tu saches que je ne suis aucun des trois. Je veux que tu saches qu'il n'y a pas si longtemps, on m'appelait encore *Jenny Cabossée*. Que j'en ai souffert.

00h06 :

— Et bien... Pour être honnête avec toi, je n'aime pas tellement les roses, elles piquent. Les couchers de soleil, ça me déprime. Quant aux gâteaux d'anniversaires, j'ai pas mal de kilos en trop...

00h06 :

— C'est ça, moque toi...

00h07 :

— Je ne me moque pas. Moi, si je devais décrire la beauté, je dirais que ce n'est pas *juste* un ensemble harmonieux et symétrique. Ce sont des petits défauts, que tu ne trouves pas chez les autres, que toi seul as réussi à apprivoiser chez celui ou celle que tu regardes avec amour.

Je ne réponds pas. Je me demande s'il est sincère.

00h10 :

— Jenny ... Tu es toujours là ?

Oui, je suis toujours là. Je suis assise devant mon écran comme une idiote, et je relis ces lignes pour la troisième fois. Heureusement qu'il ne me voit pas, sinon il faudrait qu'il essuie toutes les larmes de mon visage cabossé. J'ai attendu ces mots toute ma vie, il me semble... Et voilà que j'étais sur le point de blesser le seul homme qui ne le méritait pas. Le premier homme qui a les mots justes. Il faut que je tente ma chance, cette fois. Tant pis si ça foire :

00h11:

— Vendredi 18h00, au *Café des Jolis-coeurs*. Tu vois où c'est ?

00h13 :

— Oui, je suis un habitué du coin. J'y serai pour 17h45 ! Juste au cas où, je porterai un pull rouge. Ce n'est pas celui qui me met le plus en valeur, mais au moins

je suis sûr que tu ne me rateras pas.

*

Nous sommes vendredi. Je porte un chemisier rose pâle avec un petit col blanc (cadeau d'anniversaire de Romuald, cet infâme ex-petit-ami qui me l'offrit deux jours avant de m'annoncer qu'il me quittait). Une jupe noire. Classique. J'ai choisi des ballerines assorties, parce que je ne sais pas marcher avec des talons. Quitte à foirer le rendez-vous, autant éviter une entrée fracassante. J'ai laissé mes cheveux sécher naturellement. De toutes façons, je n'ai jamais su me faire un brushing.

Il est l'heure de partir. Je me regarde une énième fois devant ce miroir que je hais. J'y vois une femme apprêtée, mais tétanisée. Une femme solitaire et désemparée d'être amoureuse. Je ne sais pas ce que je dois faire, ce que je dois dire, ce qu'il faudrait dire. Je me trouve moche, comme d'habitude. D'abord trop fringante, puis trop vieillote. Pis, les deux à la fois. Il est trop tard pour changer d'avis, heureusement. J'abrège la séance de torture et enfile mon manteau.

Me voilà maintenant devant la vitrine. J'ai froid, mais pas autant que j'ai peur. Je me dis que c'est sûrement le genre d'endroit où un homme invite une jeune femme spéciale à ses yeux. Ils vont boire un café ensemble, dans ce lieu cosy pour briser la glace. Lorsqu'elle entre, encore engourdie par le froid, une mèche de ses cheveux rebelles traverse son visage de porcelaine. Ça lui donne l'air d'une fille un peu paumée, qu'on a envie de protéger. Il se dit que c'est elle. Que c'est la femme qu'il attendait au *Café des Jolis-coeurs*. Mais lui proposerait-il un second rendez-vous, si elle n'avait que le coeur de joli ?

Voilà le genre de film débile qui défile dans ma tête, à quelques minutes de l'instant fatidique. Je sais que je pourrais profiter de ce mécanisme de défense pour m'enfuir, avant la fin de cette scène imaginaire. La poupée de porcelaine ne m'en voudrait pas, elle pourrait

retrouver n'importe quel autre type à son goût.

Mais cette fois-ci, je résiste. Pendant que je nourris encore et encore le fantasme de celle que je ne serai jamais, je pousse la porte de cette foutue vitrine. A l'intérieur, un homme porte un pull rouge. Il est assis au comptoir, je peux l'observer sans qu'il ne me voie. J'en étais sûre. Un type charmant. Très charmant. Je m'attendais à le trouver beau parce que c'était lui, mais je ne pensais pas qu'il serait aussi beau d'un point de vue objectif. Je suis prise de panique. Comment ai-je pu accepter ce stupide rencart ? Maintenant que je le vois, c'est une évidence, ça ne marchera pas. Heureusement, il ne m'a pas encore remarquée. Je tente furtivement de faire demi-tour vers la sortie du café, quand un homme me bouscule.

— Ho pardon, excusez-moi, mademoiselle...

— Y'a pas de mal...

Je suis gênée. Avec le recul, je me rends compte que c'est moi qui l'ai bousculé en fuyant. Il porte un bouquet de roses blanches, que j'ai écorné dans ma précipitation. Je ramasse la fleur qui est tombée à ses pieds par ma faute, et lui tend la pauvre martyre, les joues empourprées.

— Allons, ne soyez pas si troublée, madame, dit-il en plaisantant. Je sais que mon charme opère vite, mais tout de même... Tenez, elles sont pour vous.

Il me tend le bouquet. Sa voix est chaude, un peu éraillée. Elle me rassure. Quelque chose m'interpelle lorsque je me décide enfin à croiser son regard. Il porte un oeil de verre. C'est assez déconcertant, mais pas si effrayant.

— Jenny... Si tu restes silencieuse encore une minute de plus, je crois que c'est moi qui vais prendre la sortie de secours sur le coup de l'émotion.

— Tom ? C'est toi ?

Sa sincérité me ramollit immédiatement. Il me serre dans ses bras comme s'il m'avait toujours connue.

— Je suis tellement content de te rencontrer, ma Jenny. Pour être franc, je suis venu souvent dans ce café, et à chaque fois il y avait cet homme au pull rouge. Ce type est tellement beau qu'il m'en filait presque des complexes, tu vois le genre !

— Mais... Qu'est-ce qui t'a pris de le faire passer pour toi ?

— J'avais espéré que tu tomberais sur lui avant de me voir, comme ça a été le cas. Pardonne moi encore pour ce vilain tour, je voulais que tu sois surprise.

— C'est réussi...

— Comme tu étais soucieuse de croire que tu ne me plairais pas, je me suis dis que nous serions à égalité si tu te rendais compte au dernier moment que je ne suis pas vraiment un apollon!

Il se met à rire aux éclats de manière contagieuse. Je n'arrive plus à m'arrêter, je me surprends même à penser qu'effectivement, il n'a rien d'un apollon ! Ce fou rire devient si incontrôlable qu'il me libère de toutes mes tensions. Maintenant, je me sens paumée comme la jeune femme au visage de porcelaine. Je suis euphorique, et comme elle, engourdie par le froid.

Parce que je ne m'attendais pas à lui, il est devenu l'homme que j'attendais. Je me fiche bien de savoir où cela nous mènera. Nous reprenons notre souffle après tant d'émotions.

— Je m'excuse encore, si je t'ai mise mal à l'aise. Tu vois, Cendrillon, si tu t'attendais au prince charmant, tu t'es foutue le doigt dans l'oeil ! lance-t-il avec humour en pointant sa bille de verre.

— Ça tombe plutôt bien, je n'ai jamais porté de pantoufles. J'avais trop peur que cet abruti de prince se rende compte que je chausse du quarante-deux.

Tom rit de plus belle tandis qu'il commande nos cafés. Je le regarde avec un amour prudent, mais avec amour quand même. Il m'embrasse la joue et dit :

"Tu en as mis du temps, ma petite fée cabossée".

LA CLE

Deux ans, qu'il peaufine son texte. Un extrait de sa vie. Une parcelle de son coeur. Au début, il croyait vouloir garder son jardin secret pour lui, rien que pour lui. C'était la catharsis qui lui permettait d'éviter le burn out, cette maladie du 21ème siècle qui guette tout individu ayant le malheur de travailler comme un forcené. Pour certains, le remède se cache dans une salle de sport, le plaisir de mettre son corps à l'épreuve, le vider de toutes les tensions en répétant encore et encore des enchaînements de mouvements. Pour lui, ce sont les mots. Il les manipule, les triture, les aligne les uns derrière les autres selon leur sonorité, leur contenance. Des combinaisons que lui seul connaît et dont il garde jalousement la recette. Comme le sportif, il doit s'entraîner chaque jour. Plus il pratique, plus la motivation s'accroît. Et plus l'envie grandit, plus les idées décuplent dans sa tête. La souffrance fait partie du processus. Il sait qu'il ne peut atteindre le niveau espéré qu'en y laissant quelques plumes. Pour cela, il faut qu'il donne de sa personne, de son temps. Il lui faut assumer les névroses qui font partie intégrante de sa personne.

Justement, du temps, il en a. Depuis qu'il a été embauché en tant que magasinier dans cet entrepôt, Jean passe ses journées à guetter la moindre commande de fourniture, le moindre petit carton à ranger dans l'allée numérotée qui lui correspond. C'est un travail qui ne l'épanouit pas, mais il lui tient à coeur de le faire correctement. Nina, quant à elle, avait décroché le poste d'assistante marketing dont elle rêvait depuis longtemps. Désormais, c'était elle qui assurait les plus grosses dépenses du ménage. Ce constat contrariait profondément son compagnon. Cette vision machiste du couple avait germé dans son esprit depuis son récent licenciement économique dans une maison d'édition. Jean se considérait comme un écrivain raté. Le comble de la lâcheté ? Il ne manquait pas de talent, mais cruellement de courage. Il n'avait jamais osé montrer ses textes à personne. Maintenant qu'il ne faisait plus partie de cet univers, il avait finalement abandonné l'idée d'être publié, tout en continuant

d'écrire à ses heures perdues.

Ainsi, son nouveau job lui permettait de sauver l'honneur, mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir une forme de jalousie envers sa femme, épanouie au travail. Il refoulait volontairement ce sentiment, conscient d'être injuste envers Nina. Par culpabilité, aussi. Car il cachait un secret qui demeurerait plus important que les autres. Ce secret impliquait un sacrifice que Nina devrait faire, si elle souhaitait vraiment rester à ses côtés. Un sujet tabou que Jean n'avait jamais osé aborder. De ce fait, il restait convaincu que le jour où elle l'apprendrait, elle le quitterait.

Il se souvient encore de la silhouette élancée de sa compagne, dans cette brasserie. Ils s'étaient rencontrés après seulement quelques jours d'échanges, sur un site de rencontres. Les boucles de ses cheveux, couleur ocre, retombaient élégamment dans une demi-queue, retenues par une broche assez démodée. Sa jupe longue, ornée de motifs floraux, sortait d'un autre temps. Quant à son chandail jaune moutarde, il dépareillait totalement avec le reste. Pour n'importe qui d'autre, Nina provenait sûrement d'une autre planète. Son excentricité sublimait sa beauté naturelle. Elle portait ce style décalé à merveille, à peine consciente de l'effet qu'elle pouvait provoquer chez un homme comme Jean.

Ce jour-là, il s'est avancé vers une femme brune, croyant qu'il s'agissait de Nina. Ce n'est que lorsqu'il osa lui demander si elle était bien *Roxy92*, que la vraie Nina se retourna, à la table de derrière. Elle s'exclama, la bouche pleine :

— Présente ! J'ai cru que vous alliez me faire le coup du gars qui fait semblant de pas m'avoir vue ! Au fait, ne m'en veuillez pas mais j'ai pris une petite avance sur les viennoiseries...

A cet instant, Jean sut que c'était elle. Les miettes de la religieuse au café au coin de sa bouche ne laissaient aucune place au doute. Le roman policier posé sur le coin de la table non plus. C'était la cerise sur le gâteau, elle aimait lire par dessus-tout.

Comment allait-il pouvoir combler cette fille étrange, à la fois brut dans ses attitudes, et si délicat à l'intérieur ? Comment pourrait-il être à la hauteur, lui qui jugeait sa propre personnalité si ordinaire ? Il n'avait aucune des réponses à ces questions, mais une chose était sûre : il était prêt à tout, pour conquérir cette femme.

Au bout de quelques mois passés ensemble, il se mit en tête d'écrire un roman pour sa muse. Après l'amour, il la regardait s'endormir paisiblement et les phrases s'emboîtaient à la manière d'un puzzle qu'il connaissait par coeur. A l'entrepôt aussi, il noircissait des pages blanches pendant ses heures perdues. Il enregistrait son travail sur une clé USB qu'il conservait toujours sur lui. Jean racontait leur fabuleuse histoire d'amour et leur inventait un fabuleux destin. Il s'en voulut, de cacher cette passion à Nina, comme s'il y avait quelque chose de malsain dans le fait de dévoiler leur intimité sur un support. Il l'aimait trop, il le savait. Un débordement sentimental qu'il peinait à contrôler. Elle n'eut pas moins d'affection pour lui, mais sa façon d'aimer à elle, n'était pas soumise à la peur du manque, ou la faible estime de soi. Pour Jean, elle était une perle rare qui ne lui était pas destinée, échouée au hasard de sa vie. Ce bijou précieux, il ne comptait pas le rendre. Son instinct lui soufflait de la conserver à l'abri des regards, dans une boîte fermée à double tour. Ainsi, elle ne perdrait jamais de sa valeur et leur amour resterait intact.

Dès lors qu'ils décidèrent de vivre dans le même appartement, Jean se mit à développer des manies. Il comptait les heures restantes avant de la retrouver, dans la journée. Il s'assurait de lui dire *je t'aime* au moins deux fois par jour, et s'inquiétait lorsque la réponse de Nina tardait à arriver. Parallèlement à cela, son roman s'étoffait au fil des mois. Le personnage central de son histoire ressemblait trait pour trait à sa compagne. Une jeune femme étrange qui rencontrait un écrivain de renommée. Leur histoire tumultueuse les menait sur l'enquête du meurtre d'un enfant. Le duo suivait une piste semée d'indices aux quatre coins du monde. Un voyage en Inde, puis un détour par Tokyo, pour finalement terminer leur

course folle à Paris, où l'écrivain passait une nuit torride avec sa complice. Une fois l'assassin démasqué, la fin du roman restait à déterminer. Alors même que l'ensemble de l'oeuvre fut réalisée avec une facilité déconcertante, l'écriture de la dernière page demeurait une souffrance pour son auteur. Jean ne voulait pas seulement que ses deux protagonistes finissent ensemble, il prévoyait d'achever son roman sur une réelle demande en mariage. L'idée l'excitait au plus haut point, mais il craignait que la fin de l'histoire manque d'originalité. Selon lui, Nina méritait bien plus qu'un roman aux allures *Feel good*. Ce qu'elle aimait, c'était être surprise. L'important demeurait donc dans la chute. Pour la satisfaire, il devrait divulguer un élément clé sur le personnage de l'écrivain. Cela permettrait par la même occasion à Jean, de dévoiler son épine dans le pied, qui le taraudait depuis si longtemps. Une pression supplémentaire qu'il s'infligeait volontairement. Nina allait-elle aimer son roman ? Allait-elle accepter de l'épouser malgré son secret ?

*

C'est le grand jour. Celui de leur anniversaire de rencontre. Jean se rend à l'entrepôt comme chaque matin. La clé usb contenant l'oeuvre de sa vie est enfermée dans la poche principale de sa vieille sacoche. Il n'a pas fait de copie sur leur PC commun, craignant que Nina ne puisse tomber au hasard sur son travail. Le roman est enfin achevé, il ne reste plus qu'à l'éditer. Lorsqu'il arrive dans son bureau, à sept heures, il savoure son premier café de la journée pour accompagner son humeur euphorique.

Il termine son breuvage à la hâte, pour imprimer les cent-soixante-quatre pages qui le séparent de sa future femme. Lorsqu'il ouvre sa sacoche, un haut-le-coeur le saisit comme s'il se trouvait dans un ascenseur qui venait de lâcher brusquement. La poche est vide.

« *Ce doit être une erreur* », pense-t-il. Une épouvantable erreur d'inattention. Mais Jean n'est pas un homme distrait. Il ne change que rarement ses habitudes, surtout lorsqu'il

s'agit de ses affaires personnelles. Alors qu'il ouvre de nouveau chacune des poches de son sac, il sait déjà qu'il sera confronté au même résultat.

La panique l'envahit. Il se met à secouer furieusement la sacoche dans tous les sens, tête en bas comme un cochon qu'on égorge. Il découvre finalement à l'extrémité du sac, au fond de la poche incriminée, un misérable trou. Le tissu s'est déchiré à cause de l'usure. La perte de la clé devient une certitude. Les cent-soixante-quatre pages de ses deux années de travail viennent d'être effacées de la réalité.

La journée passe. Après avoir fait et refait le trajet domicile-travail pendant sa pause-déjeuner, Jean a perdu tout espoir. Il reste coincé dans un état de sidération qui l'empêche même de saluer ses collègues de travail en partant.

Lorsqu'il rentre chez lui, Nina l'attend, dans le salon. Les traits de son visage sont tirés, mais son compagnon ne remarque rien, trop engourdi par le drame de sa journée. Une voix s'élève dans le silence de cette atmosphère pesante.

— Jean, il faut qu'on parle.

— Je t'écoute. Pardonne-moi si je ne suis pas trop dans mon assiette, ce soir, j'ai passé une sale journée.

— Je suis enceinte.

Le visage de Jean reste statique. Pas l'ombre d'un battement de cil.

— Tu as entendu ce que j'ai dit, Jean ?

— ...

— Réponds-moi, s'il te plaît. Je suis enceinte.

— Et moi je suis stérile.

— ...

— Tu entends ce que je te dis, Nina ? Je suis stérile.

— Non, c'est impossible. C'est une ... plaisanterie ?

— Si tu veux vérifier, il y a une boîte à chaussures, cachée en haut de l'armoire dans notre chambre. Dedans, tu y trouveras un certificat médical datant de 2009, attestant de ma stérilité à 99%.

— Mais... pourquoi tu ne me l'as jamais dit ?!

— J'avais peur que tu me quittes. J'espérais qu'avec le temps, tes sentiments pour moi surpasseraient l'envie d'être mère.

Elle reste assise sur sa chaise, droite comme un i. Ses lèvres tremblent.

— J'ai du mal à croire ce qui nous arrive, souffle Nina, perdue dans ses pensées.

Le silence les enveloppe de nouveau. Elle n'ose plus dire un mot. Le regard de Jean est toujours vide.

— C'est la chute, finit par lâcher Jean.

— De quoi tu parles ?

— La fin... elle ne devait pas se terminer comme ça. Je voulais quelque chose d'innattendu, de singulier. A la hauteur de ta personnalité. Mais surtout, je voulais une fin heureuse. J'aurais dû me douter qu'on ne pouvait pas avoir les deux.

— Je suis désolée... je ne comprends rien à ce que tu dis.

— Est-ce que tu m'aimes, Nina ?

— Oui. Je t'aime.

Ils se dévisagent quelques secondes, mais ne se reconnaissent pas. Nina a juste le temps de se lever lorsqu'il pose ses mains sur son cou délicat. Elle cherche un infime espoir dans le regard de Jean, de l'oxygène. Seules deux pupilles noires comme de l'encre lui font face. Il serre encore un peu plus. Elle tente maladroitement de lui arracher des cheveux, faute de pouvoir rivaliser avec ses bras d'acier. Jean n'est plus là. Il serre, encore et encore. Nina est étendue sur le sol, inanimée. Le roman de Jean ne sera jamais lu. Tout juste peut-il se

satisfaire d'une chute à la hauteur de ses espérances.

CAIUS-BONUS

Elle est trop nulle, cette journée. J'ai encore dû donner mon goûter à Nathan. De toute façon j'avais plus faim, avec leurs conneries. C'était une tarte aux pommes. Il aime même pas ça, la cannelle, Nathan... c'est juste pour me faire chier devant les autres. Depuis qu'on est allés voir ce docteur de la malbouffe avec m'man, elle a mis en place un « planning nutritionnel quotidien ». Ouais... j'suis au régime, quoi. Hier, quand je suis rentré du collège, elle m'a pas laissé toucher au paquet de cookies choco-noisettes. J'ai rien dit. J'ai pas touché le yaourt 0% qu'elle me tendait.

J'ai plus envie de discuter avec ma mère depuis que mon père a balancé que c'était son choix à elle, de m'appeler Marcus. Papa, il prend ça à la rigolade quand je lui dis que j'aime pas mon prénom. Je ris aussi, pour lui faire plaisir. Au bahut, c'est une autre histoire. En cinquième, y'a comme un tri sélectif naturel qui s'opère. Les beaux vont avec les extravertis, et les moches avec les timides. Ensuite, il y a les électrons libres. Ce sont ceux qui font rire la classe, les clowns qui tiennent tête aux profs. Ils sont seuls, mais populaires. Moi, je suis gros et introverti. Je devrais être avec le groupe des moches, ou en binôme avec un super-timide, mais ça ne fonctionne pas quand on cumule les handicaps... Pourquoi ? Parce que les timides détestent attirer l'attention, alors imaginez s'ils devaient s'afficher en ligne de mire, aux côtés d'un gros boutonneux à lunettes, qui s'appelle Marcus ?

M'man, elle pige rien. P'pa, il dit que ça aurait pu être pire, que j'aurais pu m'appeler Hannibal ou Jean-Merveille (si, si, ça existe, il a vérifié...). Dans le premier cas, au moins, ils m'auraient respecté. Dans le deuxième, au pire, ils m'auraient appelé Jean, tout court. Non, moi, j'ai droit à « *Caius-marcus, tu le tapes, t'as un bonus* ». Variante à la sortie des cours : « *Rentre à pied, tu prends toute la place dans l'abri-bus* ». Du très haut niveau, je sais. Comme dirait mon père, si ces cons avaient vu « *Gladiator* », ils auraient su que Marcus était

l'empereur de Rome. Mais tout le monde s'en fiche, c'est moins marrant que « *Marcus confond sa tête et son anus* ». Je voudrais que le temps passe plus vite, me retrouver à cinquante balais, quand tous les hommes sont chauves et les femmes grosses. Ils rieraient moins, et moi je pourrais me fondre dans la masse.

J'ai fait le calcul. Je vais en chier encore pendant cinq ans minimum, le temps d'arriver jusqu'au bac. Et encore... si je redouble pas une deuxième fois ! Je tiendrai jamais jusque-là. En plus, la situation a empiré depuis que ma mère m'a acheté un portable pour me joindre *en cas d'urgence*. Ce qu'elle sait pas, c'est que cet abruti de Nathan a trouvé le moyen de me le piquer pour s'appeler lui-même et obtenir mon numéro. Depuis, ça n'arrête pas. Je reçois des messages même la nuit.

Avant, quand je passais une mauvaise journée, je rentrais me préparer un méga-bol de céréales et je me plantais devant la télé pour regarder *La ligue des justiciers**. Maintenant, quand je rentre, j'ai même plus le droit de goûter. En prime, j'entends l'éternel sermon « *C'est pour ton bien* » et, « *tu verras, plus tard tu nous remercieras* ». J'ai envie de gueuler que c'était pas treize ans après ma naissance, qu'il fallait se préoccuper de mon bien-être. Que ce n'était pas moi, qui remplissais les placards de *Nutella*, et le frigo de *Coca-cola*. Plus tard, j'en ai redemandé, c'est vrai. J'ai fait des caprices pour qu'elle m'en achète, parce que j'aimais ça. J'ai fini par bannir la couleur verte de ce monde (une exception pour Hulk), mais surtout de mon assiette. Mais c'était pas que MA faute... enfin, je crois.

Bref. Ce soir j'ai envie de rien. Du coup, j'ai liquidé les deux paquets de chips que ma mère cache dans un placard miteux. J'ai mangé tous les chocolats du calendrier de l'avent, même celui du 24. Je me suis fait un sandwich avec tout ce que j'ai pu trouver dans le frigo. Tout a glissé dans ma gorge comme de l'eau. J'espère que le litre de coca va dissoudre toute cette bouffe dans mon bide tendu. Je me sens vide.

* *La ligue des justiciers* : série mettant en scène les super-héros de l'univers DC-Comics.

D'habitude, après le rituel je pleure, mais là, j'ai tout juste le temps d'effacer les traces de mon orgie avant que ma mère ne rentre du travail.

Aujourd'hui, ça sera plus difficile, parce qu'elle fait l'inventaire des placards et du réfrigérateur, depuis le rendez-vous chez le savant fou. Je vais passer un sale quart d'heure, c'est sûr. Mais j'en ai rien à foutre.

Celui qui me fiche la boule au ventre, c'est Nathan. Depuis qu'il s'est inscrit sur Facebook, ses vanes ont monté d'un cran. Il publie des messages codés, du style « *Caillus-Bonus* », suivi de trois petits points avec l'image du gros centurion de la BD d'Astérix. Les autres terminent sa phrase par une connerie qui rime, dans les commentaires. Je sais que ça s'adresse à moi. Et au cas où je ne l'aurais pas bien compris, Nathan m'envoie par texto des copies d'écran des meilleures réponses. Tout ça me suit jusque chez moi, maintenant. Je n'ai plus d'échappatoire. Je ne peux plus me cacher.

J'étais prêt à accepter mon sort au collège, comme tout bon souffre-douleur que je suis. J'avais les épaules solides, pour supporter Nathan et tous les autres abrutis. Mais la cerise sur le gâteau, c'est Juliette. Je viens de recevoir un texto de sa part.

Cette fille, je l'aime bien. L'autre jour, en cours de maths, Théo me lançait des boulettes de papier pleines de glue, dans le dos. Ça faisait rire Nathan. Tous les autres ont fini eux aussi par me lancer des projectiles pendant que le prof écrivait au tableau. Ils comptaient les points. Et bien cette fille, Juliette, elle a fait une boulette deux fois plus grosse, et l'a lancée sur Nathan en chuchotant « *+3 points pour les rangs du fond* ». Les moutons ont ri en suivant la règle du jeu. Moi, j'étais au premier rang. Je crois qu'elle l'a fait exprès pour détourner leur attention. C'est la plus belle chose qu'on ait faite pour moi depuis longtemps.

Juliette, elle a des fossettes dans les joues quand elle sourit. Ses cheveux sont toujours en vrac, comme si elle venait de se réveiller. Elle a des toutes petites dents, parfois je me

demande même si elle a perdu ses dents de lait. Elle est jolie, je crois. Elle a un sacré caractère, pas du genre à se laisser faire. Pas comme moi.

Bref, j'ai cliqué sur le message qu'elle vient de m'envoyer et j'ai vu l'image qu'il y avait en pièce-jointe. Une photo de moi, assis en classe. Il y a un gros plan sur la raie de mes fesses, parce que mon pantalon descendait un peu trop bas. Je sais déjà comment Juliette a eu cette photo. C'est sûrement l'autre crétin qui a dû la faire tourner pour être sûr que tout le monde se foute de ma gueule jusqu'à l'autre bout de la ville... ou peut-être est-elle simplement amie avec lui sur facebook. Mon cœur a fait un bond, j'ai refermé le message avant d'avoir pu lire le contenu. Je n'ai pas envie de savoir. Je veux plus retourner au collège. Plus jamais recroiser le regard de Juliette.

C'est comme si je n'avais plus aucune sortie de secours. Il est hors de question que j'en parle à mes parents. Maman en ferait une montagne pour me protéger, et papa dirait que c'est une broutille que je dois surmonter, que ça va m'endurcir. J'ai mal au ventre. Ils ne m'écoutent pas, ils ne savent pas ce que je ressens. Je pourrais changer de collègue, repartir à zéro... mais ça ne changerait pas ce que je suis. Il y aura toujours un autre Nathan et d'autres moutons. Je serai toujours gros et moche.

J'ai pas envie d'aller voir un psycho-truc pour m'entendre dire que je dois apprendre à m'accepter ou vivre avec. J'ai pas la patience d'attendre que « l'âge ingrat » se termine. Je supporte plus d'avoir la boule au ventre tous les jours. Il n'y a pas trente-six solutions. Si je ne peux pas me changer moi, ni les autres... alors il n'y a plus rien à espérer.

Merde... ma mère est en train de rentrer. J'enregistre cette page et je planque le fichier.

Il est 20h30. J'ai pas mangé, m'man m'a puni. Faut dire aussi que j'ai même pas caché les emballages de mon orgie de bouffe. De toutes façons, un aliment de plus et j'aurais vomi. Maintenant que mes parents sont scotchés devant un bon vieux nanar des années quatre-vingt-dix, je suis tranquille. J'ai récupéré une ceinture de papa dans le bac à linge. Je savais que j'en

trouverais une ici, parce que ma mère gueule tout le temps quand elle doit l'enlever du pantalon, avant de faire une machine.

Dans ma chambre, il y a un panier de basket fixé à ma mezzanine. Papa me l'avait installé il y a quatre ans, quand j'étais encore assez naïf pour croire qu'on voudrait bien de moi dans une équipe. Finalement, on l'a gardé pour la déco. J'ai accroché la ceinture à la base du panier. La chaise à roulette du bureau est dessous.

Le mercredi soir, j'ai cours de judo. M'man dit que c'est un sport qui correspond mieux à mon gabarit. L'année dernière, Harry, un copain du club, m'a fait une prise *Shima Waza*. C'est une sorte d'étranglement qui permet de mettre K.O l'adversaire sans trop dépenser d'énergie. On n'a pas le droit d'utiliser cette technique à notre niveau, parce qu'on n'est que ceinture verte... et parce que c'est dangereux. Harry m'avait parié qu'il pouvait me faire tomber dans les pommes en moins de six secondes. J'ai tenu le pari et me suis réveillé la tête contre le sol. Je n'ai pas eu mal, j'ai perdu connaissance comme on s'endort, mais plus rapidement. Le prof était furax, mais il m'a dit que « *toute expérience était bonne à prendre, même les mauvaises. Qu'à partir de maintenant, je connaîtrai mes limites et je saurai taper à temps sur le tatami pour dire stop* ». Je n'ai pas bien retenu la leçon, je crois... j'ai jamais su dire stop. Ce soir c'est décidé, je passe ceinture noire.

Mon portable vibre. Le nom de Juliette s'affiche encore. Je ne le lis pas. Je suis déjà loin de tous ces problèmes. Je n'ai plus de comptes à rendre, ni de soucis à me faire. Demain, ils pourront rire de quelqu'un d'autre. Je monte sur la chaise à roulettes. Le portable vibre une nouvelle fois dans ma poche. Je le jette sur mon lit. La boucle de la ceinture est glacée, je la sens contre mon cou.

« *Allez Marcus... juste un petit pas de plus...* ».

J'entends la sonnerie du portable de ma mère, dans le salon. Sa voix est différente de d'habitude, elle a l'air de s'adresser à quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Ses pas se

rapprochent de la chambre. Je descends immédiatement de la chaise et décroche la ceinture en un éclair. Elle tape à la porte.

— Marcus, c'est pour toi... Juliette.

Je prends l'appel et referme immédiatement la porte derrière moi.

— Allô ?

— Marcus ? C'est moi, Juliette. Désolée de te déranger, mais comme tu répondais pas à mes messages...

— Euh... j'étais occupé. Mais comment t'as eu le numéro de ma mère ?

— La mienne est une psychopathe. Elle a les numéros de tous les autres parents notés sur la photo de classe annuelle, *en cas de besoin*. Tu vois l'genre...

— Je vois l'genre.

— Alors, t'en penses quoi, de mon message ?

— Je me demande pourquoi tu t'es donné tout ce mal pour m'envoyer une photo de mon cul. J'imagine que toi aussi, t'es abonnée au groupe de Nathan sur Facebook ? Laisse-moi te filer un scoop : j'ai pas envie de savoir ce qui rime avec « Caius-Bonus », et demain je retournerai pas au collège, faudra vous trouver une autre tête de turc.

— Marcus... Tu as lu mes messages ?

— Je tiens pas à revoir les débilités de Natha...

— Tais-toi une minute et lis-les. Après tu pourras faire ce que tu veux.

Juliette a raccroché. Mon cœur bat à cent-mille à l'heure. Je ne sais pas si c'est à cause de la peur d'être surpris par mes parents, la stupéfaction d'avoir eu Juliette au téléphone, ou bien la colère et la honte en repensant à cette horrible photo de moi.

Elle veut que je lise ses messages ? Très bien. Je vais les lire. Mais c'est la dernière fois que quelqu'un me fera souffrir sur cette terre. La dernière.

Je récupère mon téléphone sur mon lit et fais défiler rapidement la photo du délit. Je tombe sur une deuxième image. C'est une capture d'écran des commentaires qui ont été écrits sur Facebook, sous la photo du délit. Mon regard se pose directement sur celui de Juliette :

« Nathan ça rime avec âge mental de trois ans, fout le camp, j'te mets un vent, t'es tellement pas marrant... Avec gland, aussi »

Je croyais que les mots pouvaient faire pleurer seulement quand ils font mal. Je me suis trompé. Je regarde la ceinture de papa. Maintenant, j'ai honte.

Maman tape à la porte. Elle m'apporte une soupe aux légumes avec une tranche de pain de mie.

— Au cas où tu aurais faim, mon chéri. Au fait... la punition est levée.

Elle pose le plateau sur mon bureau et repart aussitôt. Je ne lui laisse pas le temps de franchir la porte et la serre dans mes bras. Je retiens mes larmes.

— Ben alors, mon lapin ? La journée a été rude ?

— Pas pire que d'habitude.

— Elle a l'air sympa, cette fille... Juliette.

— C'est gentil m'man, pour le plateau.

Elle m'embrasse sur le front et referme la porte de ma chambre derrière elle. Quelque chose a changé, je crois que je n'ai plus envie de faire de judo. Il faudra que j'en parle à ma mère, demain. J'ai jamais aimé ça, de toute façon. Mon portable vibre, c'est Juliette.

— C'est parce que tu mets trois plombs pour lire un commentaire, que tu me rappelles pas ? Ou c'est parce que tu fais la gueule ?

— Merci.

— De quoi ?

— Tu sais bien... t'étais pas obligée.

— Non, je l'étais pas. Nathan le méritait, c'est tout.

— J'ai l'impression que l'étiquette « *Caius-Bonus* » va me coller à la peau toute ma vie et je sais pas quoi faire pour l'effacer.

— Ben on frotera avec du savon !

— Lol... pas facile de se faire oublier avec un prénom comme le mien.

— C'est pas banal, c'est clair, mais j'trouve ça plutôt classe !

— Classe ?! T'es sérieuse ?

— Ça me rappelle un film de Ridley Scott. « *Gladiator* », tu connais ?

— Evidemment.

— Alors tu connais forcément le nom de l'empereur de Rome.